



### Kazimir Malévitch Écrits

Allia

Aucun artiste et théoricien du début du 20<sup>e</sup> siècle n'a fait l'objet d'efforts d'édition si renouvelés que le fondateur du suprématisme Kazimir Malévitch. À côté des deux éditions du volume présenté par Andréï Nakov chez Champ Libre (1975, 1986), Allia reprend à présent, entièrement révisés et considérablement augmentés, les travaux de Jean-Claude et Valentine Marcadé parus en quatre tomes aux éditions L'Âge d'homme entre 1974 et 1981. Ce premier tome d'*Écrits*, élégant, rigoureux et remarquablement illustré, comprend l'ensemble des textes parus du vivant de Malévitch. Dix-huit d'entre eux sont inédits en français, parmi lesquels il faut signaler la douzaine d'articles écrits en 1918 pour le journal *Anarchie*, où s'exprime la double ambition, esthétique et politique, de la révolution futuriste, et une subtile articulation de l'individualisme et du collectivisme, héritée de Bakounine. La lecture de Malévitch par Marcadé s'effectue dans le voisinage intellectuel du philosophe Emmanuel Martineau, surtout connu pour sa traduction hors-commerce d'*Être et Temps* de Heidegger, réputée la moins mauvaise des versions disponibles en français, mais aussi auteur en 1976 d'un *Malévitch et la philosophie*. Posant « l'impossibilité constatée de ne pouvoir rien figurer, se figurer, représenter ou se représenter », Malévitch entretient, selon le philosophe, un « dialogue silencieux et inconscient » avec la phénoménologie. La folle quête spirituelle du « zéro des formes » et du « monde sans-objet » que tentent d'atteindre le *Carré noir* et le *Carré blanc* n'est alors « qu'un tremplin pour aller au-delà du zéro, dans les régions du Rien libéré », où il situera, dans les dernières années de sa vie, ses projets d'architecture et les merveilleuses figures humaines de sa peinture « supernaturaliste ».

Laurent Perez



### Olivier Quintyn Valences de l'avant-garde

Questions théoriques

Peut-on encore faire servir le concept d'avant-garde? Sans doute, si l'on se rappelle que les buts historiquement poursuivis par celle-ci « étaient extérieurs à l'esthétique ». L'art actuel, note Olivier Quintyn, tout en se voulant disruptif pour échapper à la critique, entend « rester dans des finalités intra-artistiques voire dans une volonté cynique de réussir dans l'institution art et dans la compétition économique entre *top players* du monde de l'art ». Face à lui, il n'y aurait plus qu'une critique médiatique muette, « sans jugement », se bornant à alimenter la spéculation économique et culturelle, c'est-à-dire à servir la « reproduction sociale ». Il y a d'une part « la spectacularisation, et son corollaire, le réenchantement » (l'auteur cite Huyghe, Kapoor ou Bourcier-Mougenot) mais l'art de « critique institutionnelle » lui-même, tout en provoquant certes quelques frictions, a plutôt tendance à valider l'institution où il s'exerce et, selon Quintyn, à céder à la double illusion d'un universalisme et d'un purisme esthétique. Pour retrouver un art politiquement « instituant », l'auteur fait appel entre autres à la *Théorie de l'avant-garde* de Peter Burger et à *l'Analyseur* du sociologue René Lourau, tout en faisant une lecture pragmatiste de la théorie institutionnelle de l'art (Dickie). Donnant en exemple les interventions des Yes Men ou les « promenades » de WochenKlausur, qui font se rencontrer des acteurs politiques locaux opposés, *Valences de l'avant-garde* propose de produire « des représentations pour des problèmes publics jusqu'alors invisibilisés ou mal couverts, ou des outils socio-symboliques à effets pragmatiques locaux » : « "Art" pourrait ainsi désigner un moment (réinstituant) où l'on redistribue et réimplémente des chaînes de médiations sociales de façon expérimentale et inventive. »

Éric Loret



### Philippe Lacoue-Labarthe Pour n'en pas finir.

Écrits sur la musique

Bourgeois

Les *Écrits sur la musique* de Philippe Lacoue-Labarthe poursuivent le très beau travail entrepris par Aristide Bianchi et Leonid Kharlamov avec ses *Écrits sur l'art* et un volume à paraître d'écrits sur le théâtre, avec la complicité de son ami Jean-Christophe Bailly, tantôt préfacier, tantôt éditeur. Art, musique, théâtre : autant de lignes de fuite pour le penseur, mort en janvier 2007, qui s'attacha avec intensité à penser la fin de la philosophie depuis les lisières de celle-ci plutôt que d'arborer médiatiquement, comme tant d'autres, son cadavre. S'intituler, comme il le faisait, « professeur de philosophie » plutôt que « philosophe » signalait à la fois le désir impossible d'un retour à l'origine de la métaphysique et le souci de la transmission orale. Cette dimension orale, « acoustique » (qui restera le principal apport thématique de Lacoue-Labarthe à la philosophie de son temps), est au cœur du volume, mais aussi du style même de l'auteur qui, dans son intensité et son érudition, semble souvent relever de la pensée à haute voix. « L'écoute est le paradigme (et non la métaphore) de la perception en général. L'inconscient *parle*. Et la voix est ce par quoi, essentiellement, il parle », écrit-il dans son texte sur le psychanalyste Theodor Reik. Cette recherche de l'origine de l'acoustique inspire l'émouvante « petite conférence » sur la musique donnée en 2005 au Centre dramatique national de Montreuil pour un public d'enfants. Dans la continuité de sa lecture très critique de Heidegger, Lacoue-Labarthe met également en évidence la résonance politique de la musique, tendue entre la tentation figurale pressentie et combattue par Nietzsche chez Wagner et la possibilité d'un « désart » que le philosophe, qui se rêvait saxophoniste ou batteur, reconnaît, contre Adorno, dans le jazz.

Laurent Perez



### Michaël Føssel Le Temps de la consolation

Seuil

En quoi la consolation, qui se décline sous de multiples aspects, religieux et psychologiques essentiellement, peut-elle intéresser la philosophie d'aujourd'hui? C'est avec brio que Michaël Føssel, professeur à l'École polytechnique, nous l'explique dans cet essai où il redéfinit le chagrin et la perte comme instruments de subversion. On connaît la tradition qui, de Platon à Augustin, jusqu'à Pascal et Rousseau, affirme que la singularité de l'homme dans la nature est la recherche du bonheur. Recherche qui échoue le plus souvent. La culture intervient alors, comme consolation et ouverture d'un espace de liberté. La culture qui, dit Føssel, trace « un détour qui éloigne du vrai pour accéder au sens ». La culture qui console parce qu'elle est « sans fin ». Mais il n'y a pas d'« expérience » de la consolation, individuelle ou collective ; il n'y a que des gestes de consolation face au deuil ou, plus largement, au désenchantement. Gestes insatisfaisants mais essentiels, qui tissent un lien avec l'autre et permettent un « être-ensemble » malgré la perte et la séparation. Nous ne sommes pas ici dans l'ordre du mélancolique ou du désir du « retour » aux valeurs perdues, mais dans la réconciliation. C'est le rapport de Modernes à leur mémoire qui est interrogé – notamment par Michel Foucault dans *l'Herméneutique du sujet* –, rapport teinté de soupçon. Nous jugeons tout à l'aune de la détresse actuelle et le passé ne nous console que s'il est, comme chez Proust, involontaire... Renoncement de la consolation chez les Modernes au profit de la volonté de savoir? Et déplacements perpétuels de la question « Qu'avons-nous perdu? » qui se fixe chaque fois sur de nouveaux objets. Ici se profile la polémique antireligieuse de la philosophie moderne et les noms de Nietzsche et de Marx s'imposent d'emblée.

François Poirié